

Bulletin mensuel : (2 mars 1891)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **12 (1891)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN MENSUEL (2 mars 1891¹).

Il y a quelques mois, des chefs du **Touat**, oasis au sud de l'Algérie, offrirent au général Laroque d'accepter le protectorat français. D'autre part, une fraction dissidente, excitée par le marabout Bou-Aména, et par les adversaires de l'influence française, se rendit auprès du sultan du Maroc et lui demanda de prendre leur pays sous son autorité directe. Le sultan, désirant éviter toute difficulté avec la France, hésita un certain temps, mais il paraît que le projet de voyage de M. Tirman, gouverneur de l'Algérie, dans le sud de la colonie a été présenté au sultan comme devant aboutir à une prise de possession des oasis de Gourara et de Tidikelt, et il aurait été poussé à élever des prétentions sur le Touat.

A propos de l'immigration française vers la **Tunisie**, un correspondant du *Temps* écrit à ce journal qu'une concession importante vient d'être faite à une compagnie particulière dans la région du Sahel, entre Sousse et Sfax. C'est par excellence le pays des oliviers ; à le parcourir, on dirait un immense verger de trois à quatre millions d'arbres, ou encore une banlieue de grande ville, tant l'animation y est grande et la population pressée. N'Saken et Mouknine ont de douze à quinze mille âmes, et les gros bourgs de quatre à cinq mille âmes y sont nombreux. De toutes ces cités s'exhale en cette saison l'odeur des olives écrasées, presque aussi grisante que celle de la vendange. C'est un va-et-vient incessant d'Arabes charriant les olives et l'huile sur de mauvaises pistes indigènes, car l'unique route existant dans cette partie de la Régence côtoie la forêt d'oliviers sans y pénétrer. Une compagnie particulière a projeté un chemin de fer à voie étroite qui s'en irait de Sousse à Mouknine avec prolongement ultérieur jusqu'à Mahedia, un peu plus au sud, et qui aurait des embranchements sur Monastir et sur Djemal. Chose rare, elle l'entreprendrait sans subvention, tant le trafic local paraît suffisant pour amener des bénéfices immédiats. On n'a rien à refuser à qui ne demande rien. Il est donc fort possible que l'initiative privée

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

donne son chemin de fer au Sahel avant que le réseau officiel soit délivré des causes d'ajournement qui ne cessent de le retarder.

Pour montrer les avantages que des émigrants avisés peuvent retirer de la Tunisie, le correspondant cite l'exemple suivant : En 1887, la Norvège était, commercialement parlant, parfaitement inconnue dans la région de Sfax. Un négociant de cette nation, M. Henricksen, vint alors s'y fixer. Il commença par acheter des laines; plus tard, il y adjoignit les orges blanches qui sont très recherchées des brasseries du Nord. En retour, il importa des bois, des fers et de la bière. En 1888, il fit pour 27,000 francs d'affaires; en 1889, il alla jusqu'à 120,000 fr. et en 1890, sa maison a pris un tel développement qu'un représentant de la Compagnie Kraag, de Christiania, est venu en Tunisie pour organiser un service de bateau qui fera six voyages par an entre la Norvège et la Régence.

Le département des travaux publics de l'**Égypte** s'occupe activement de la question des réservoirs-magasins à établir sur le Nil. Depuis l'achèvement du grand barrage, pendant trois mois de l'année, le fleuve ne parvient plus jusqu'à la Méditerranée. M. Willcocks a examiné toute la vallée du Nil, du Caire à Assouan, et a constaté qu'il était impossible de faire des retenues d'eau au nord de la première cataracte. Un barrage pourrait être établi à Philoe, mais, outre qu'il coûterait environ 750,000 livres sterling et ne fournirait que le tiers de l'eau nécessaire, sa construction entraînerait la destruction des célèbres ruines du temple d'Isis, qui seraient entièrement submergées. M. Cope Whitehouse insiste auprès du gouvernement pour qu'une décision soit prise sur un projet dont il est l'auteur, relatif à la région inondée du Râyé. Il offre de faire abandon de ses droits au gouvernement, si celui-ci veut s'approprier ses découvertes et ses plans, mais il insiste pour qu'en cas contraire on l'autorise à exécuter les travaux avec les ressources dont il dispose.

M. Grébaut, directeur de l'administration des antiquités égyptiennes, au service du khédivé, a découvert à **Dahr-el-Bahri**, dans la chaîne lybienne à l'ouest de **Thèbes**, deux cent quarante sarcophages des grands-prêtres d'Ammon en parfait état de conservation. Cette découverte qui, au point de vue historique, a une immense importance, vu le rôle joué souvent par les grands-prêtres parallèlement aux pharaons, a eu lieu près de l'endroit où Brugsch-pacha, l'éminent égyptologue, fit, en 1881, sa fameuse découverte des momies royales de plusieurs dynasties (y compris Ramsès II, le Sésostris des Grecs), transportées en

masse sous la vingt-troisième dynastie dans un hypogée des prêtres d'Ammon pour les soustraire aux affronts des pilleurs de tombeaux. La nécropole découverte par M. Grébaut est à 25 mètres au-dessous de la superficie du sol ; elle a deux étages, dont le plus élevé n'a pas encore été ouvert. A l'étage inférieur, sont les 240 sarcophages des grands-prêtres d'Ammon, dont le plus ancien remonte à la onzième dynastie, soit à 2,500 ans avant Jésus-Christ. On a également trouvé dans la nécropole 100 papyrus, plusieurs grandes statues de la trinité thébaine (Osiris, Isis, Nephtis), de fortes quantités de ces statuettes que les idées égyptiennes sur le *double* humain et sur la nécessité d'un support matériel pour l'âme dans la vie future faisaient multiplier indéfiniment, des masses d'offrandes votives, le tout en excellent état de conservation. L'étage supérieur va être immédiatement ouvert sous la direction personnelle de M. Grébaut. On a le droit d'espérer que les bandelettes des momies et les papyrus déposés avec les morts, sans parler des peintures murales et du mobilier funéraire qui accompagnent probablement ces deux cent quarante sarcophages, ajouteront beaucoup au trésor de nos connaissances sur le pays qui, avec l'Assyrie, domine l'histoire du monde ancien pendant vingt ou trente siècles.

Nous empruntons les renseignements suivants à une étude sur le rôle du **canal de Suez** dans le commerce de l'Orient. publiée dans le *Bulletin du musée commercial* de Bruxelles. Les négociants qui ont des rapports commerciaux avec la mer Rouge se préoccupent de la stagnation des affaires et des pertes qui en résultent par suite de l'insurrection du Soudan. L'exportation de marchandises et de produits de la côte soudanaise vers les ports de Souakim et de Massaouah est à présent complètement interceptée à cause de l'insécurité des routes. Parmi les commerçants qu'on ne voit plus dans ces contrées, il y a lieu de citer en première ligne les négociants de nationalité allemande qui, presque chaque année se rendaient dans le Soudan, soit pour y chasser eux-mêmes les animaux sauvages, soit pour les acheter aux indigènes. Suez lui-même, avec sa population de 8,000 à 10,000 âmes, dont 800 Européens (pour la plupart Grecs, Maltais, Italiens et Français), recule de plus en plus sur le terrain des bénéfices et des affaires. L'industrie y est nulle, et le nombre des commerçants d'une certaine importance y est fort restreint, aussi bien parmi les indigènes que parmi les étrangers. Les blancs sont ou des agents de maisons du Caire, ou des expéditeurs. Les marchandises qui arrivent sont pour la plupart des envois en transit. Le petit commerce se trouve entre les mains des Grecs, Italiens ou Maltais,

qui s'approvisionnent principalement en France ou en Italie. La ville, complètement déchuë depuis l'ouverture du canal de Suez, entretient des communications avec les ports de la mer Rouge, par l'intermédiaire de la Société de navigation égyptienne de Khédivié. Les marchandises transportées par les bateaux de cette Compagnie à Suez y sont, à peu d'exceptions près, déchargées pour être dirigées vers l'Europe sur d'autres bâtiments; une petite partie seulement prend la voie du chemin de fer pour passer au Caire et dans la Basse-Égypte. Les deux bateaux italiens qui autrefois desservaient les ports égyptiens et turcs de la mer Rouge ont dû suspendre le trafic, parce qu'ils n'arrivaient plus à couvrir leurs frais. Mais, d'ici à peu de temps, Souakim promet de devenir un centre commercial important dans la mer Rouge. Des entrepreneurs anglais font des efforts sérieux pour obtenir du gouvernement khédivial la concession de la construction d'un chemin de fer allant de la dite ville à Berber. Ce projet est destiné à mettre fin au mode de transport lent et coûteux qui s'effectue d'ordinaire avec des chameaux. L'état dans lequel se trouve le canal de Suez laisse, il est vrai, toujours à désirer; mais si les échouements y sont fréquents, ils sont dus le plus souvent aux fausses manœuvres des navires. Toutefois, la Compagnie du canal se donne depuis quelque temps plus de peine pour contenter ses clients et elle prête plus d'attention à leurs réclamations. Les docks et les entrepôts de Suez n'offrent aucune sécurité. Le manque d'entretien convenable en rend l'usage peu recommandable pour les navires ayant subi des avaries. Quant aux réparations des bâtiments, les capitaines ou les armateurs ont le choix entre des entrepreneurs privés ou la Compagnie de Suez. Cette dernière paraît préférable, malgré la cherté de ses prix, à cause de la plus grande habileté de ses ouvriers. Elle est aussi mieux installée pour faire effectuer rapidement les réparations. Elle est notamment devenue, dans ces derniers temps, indépendante des ateliers de Port-Saïd.

Le *Moniteur des colonies* annonce que M. J.-J. Grossmann, ingénieur des mines, du Polytechnicum de Zurich, s'est embarqué à Marseille, le 12 janvier, à bord du *Pei-Ho*. En passant à **Obock**, il fera un séjour d'un mois ou deux dans cette colonie française, où il est chargé de reconnaître les gisements de charbon qui s'y trouvent, et d'en déterminer les conditions d'exploitation. De là il se rendra à **Madagascar**, afin d'organiser et diriger, pour le compte de la Compagnie commerciale des colonies françaises, l'exploitation de mines d'or découvertes dans le territoire de Diégo-Suarez et dans une île voisine, que cette Compagnie a décidé de mettre en valeur sans retard.

La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* a publié la lettre suivante qu'**Émin-pacha** a adressée au Dr Peters. On ne peut pas encore la considérer comme une réponse aux insinuations du major de Wissmann, mais elle permet de mieux se rendre compte de la situation de l'**Afrique orientale allemande** :

Bussisi, le 10 octobre 1890.

Très honoré Monsieur,

Je ne veux pas abandonner la rive méridionale du lac Victoria-Nyanza, sans vous retracer en deux mots les principaux événements — car il ne s'agit pas encore des résultats — de cette expédition.

Après vous avoir quitté, à Mpouapoua, nous avons eu quelques petits combats avec les Wahambas, qui nous incommodaient et nous avaient enlevé quelques têtes de bétail, puis nous nous sommes dirigés vers l'Ou-Gogo, où vous aviez préparé, éclairé notre route. M. de Bulow fut si malade qu'il a fallu le porter tout le long du chemin. A Ilindi, nous avons rencontré Mgr Livinhac et le Père Hautecœur qui retournaient à la côte, et l'évêque nous conseilla d'entreprendre promptement le règlement des affaires de Tabora. Des lettres qui nous étaient écrites de cette ville nous engageaient aussi à venir ; c'est pourquoi nous nous y rendîmes, et là nous conclûmes un traité avec les Arabes, après avoir hissé le drapeau allemand, et pris deux canons, des munitions et un peu d'ivoire. De Tabora, j'envoyai le lieutenant Langheld à Uramba (dans la direction du sud-ouest), où notre allié, le successeur de Miramba, avait été tué dans une bataille contre les Wangani (les tribus sauvages) ; je comptais le suivre moi-même et chasser les Wangani. Mais des lettres d'Ou-Koumbi (sud du lac) me parvinrent à ce moment m'annonçant que l'on pouvait de jour en jour redouter le massacre des missionnaires français de l'Ou-Ganda, et m'appelant en hâte. En conséquence, j'envoyai des renforts au lieutenant Langheld, et, laissant aussi M. de Bulow à Uramba, me dirigeai par Ujui (un peu au nord de Tabora) vers ce pays-ci, où j'arrivai le 27 septembre ; dès lors je cherche à me rendre le plus utile que je puis.

Nous avons rétabli un peu d'ordre dans la contrée, expulsé les chasseurs d'esclaves, et étions prêts à passer dans l'Ou-Ganda (sur la côte nord-ouest du lac), où, de toutes façons, riches en étoffes et bien armés, nous eussions été reçus à bras ouverts. Le commerce de l'ivoire des pays équatoriaux, de l'Ou-Nioro (entre le lac Victoria-Nyanza et le lac Albert), du pays des Wakidis et de l'Ou-Soga, aboutit aujourd'hui au Kavirondo (sur la rive orientale anglaise du lac), au lieu d'aller jusqu'à

Zanzibar. Si nous ne fondons pas tout de suite une station près du Kavirondo, les missionnaires anglais s'établiront de nouveau à Nassa, et c'est vers eux que convergera tout le commerce de la partie orientale du lac. Que restera-t-il alors à l'Allemagne ? J'aurai bien Karagué (sur la rive occidentale), même si sir Francis de Winton arrive avec ses Souahélis ; mais qu'est cela ? Venez-nous donc en aide et montez-nous un bateau sur le lac, au bord duquel nous attendrons celui de Stanley et des Anglais ; certes celui-là ne se fera pas attendre longtemps. Pardonnez-moi ce que ces lignes peuvent avoir d'un peu trop sans façon ; mais le sentiment que vous êtes le seul à avoir l'intelligence de nos affaires, et à pouvoir y prendre pratiquement part, me pousse à vous faire ces jérémiades... Dans peu de jours, je partirai pour Makongo (sur la rive occidentale du lac) et j'y établirai une station ; de là, j'irai rendre visite au roi du Karagué.

D^r ÉMIN.

M. l'ingénieur français Angély qui, en 1884, explora le cours de la **Rovouma**, formant la frontière entre les possessions du Portugal et celles de l'Allemagne dans l'Afrique orientale, vient d'être chargé par le gouvernement portugais de reprendre cette étude ; il a donné à la Société de géographie de Paris les détails suivants sur sa nouvelle exploration :

Singa, Rouvouma, 14 octobre 1890.

« La mission que m'a confiée le gouvernement portugais a surtout pour but des travaux de sondages à exécuter dans toute la région comprise entre la Rouvouma au nord, le Msalu au sud et la Loujenda à l'ouest, et plus particulièrement dans les points où j'ai révélé la présence de la houille en 1884. L'expédition est composée de cinq Européens dont deux contremaîtres, un officier portugais et un chef sondeur français. Elle possède en outre un appareil complet de sondage pouvant atteindre des profondeurs de 200 mètres. Parti le 12 septembre de la baie de Tunghi (au sud du cap Delgado), c'est à peine si j'ai pu faire franchir, en remontant le fleuve, 100 kilomètres à notre matériel, dont le poids (13 tonnes) constitue la plus grosse difficulté du voyage. Il me reste encore 280 kilomètres à franchir. Je ne compte pas être à Ifoulé, premier point où sera installé le sondage, avant la fin de novembre, si toutefois les difficultés que paraissent vouloir nous créer les chefs indigènes ne nous retardent beaucoup plus encore. Leur méfiance est excitée par la vue des appareils dont ils ne comprennent pas l'usage, et l'un d'eux, le chef Msaka, a manifesté l'intention de s'opposer à notre passage. »

Le *Progrès de l'Imerina* du 10 décembre rend compte en ces termes d'un intéressant voyage fait par MM. d'Anthouard, chancelier de la résidence générale, et Cadière, commerçant français de **Tananarive** à la côte ouest. Partis de Tananarive le 24 septembre dernier, ils sont arrivés à Andakabe (par 20° 21' de latitude sud) le 13 octobre après vingt jours de voyage en filanjana. De là, ils ont continué leur route vers le nord en longeant la côte en canot jusqu'aux bouches du Tsiribihiny à Tsimanandrafozana. Puis, après quelques jours d'arrêt, ils se sont engagés dans l'intérieur et ont réussi, grâce au concours dévoué et intelligent d'un Français, vieil habitant de la côte ouest, M. Samat, à traverser le Menabé et le Betsiriry¹, habité par des Sakalaves indépendants et des populations très mélangées, connues généralement sous le nom de Fahavalo. De là, gagnant les territoires soumis, puis l'Imerina, ils sont rentrés à Tananarive après deux mois d'absence. Jusqu'ici aucun Européen n'avait réussi à faire ce trajet, constituant la route la plus directe entre Tananarive et le canal de Mozambique; les Sakalaves refusaient le passage à tout étranger de quelque nationalité qu'il fût. Aussi, pour éviter d'exciter les défiances de ces indigènes, les deux explorateurs durent-ils laisser leurs porteurs à Andakabe, et faire à pied les quinze jours de marche qui séparent Tananarive de la côte ouest. Malgré les fatigues occasionnées par un voyage fait dans de semblables conditions, tous deux sont arrivés à la capitale sans avoir été malades et ne l'ont pas encore été depuis.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a reçu de M. Charmanne, directeur de la brigade d'ingénieurs de la **Compagnie des chemins de fer du Congo**, des informations précises sur la région située entre le repère appelé le Monolithe (rive droite de la Bembisi) et Kinsuka, où la brigade devait rechercher, pour le chemin de fer, un tracé plus court et plus facile que celui qui avait été primitivement adopté². Sur les 125 kilomètres parcourus par la brigade d'études, 90 au moins sont en plaine et exigeront peu de travaux de terrassements et presque pas d'ouvrages d'art. Les deux seules rivières un peu importantes que franchit l'itinéraire sont la Loufou et le Kouilou qui, à leur point de passage n'ont que 25 et 30 mètres de largeur. La population est inégalement répartie : dans le bassin de la Loufou, les villages sont très clairsemés, mais dans celui du Kouilou, ils deviennent nombreux et

¹ Voy. la carte V^{me} année, p. 164.

² Voy. la carte, X^{me} année, p. 32.

populeux, formant à certaines places des centres très importants. Kinsuka, par exemple, est une agglomération de six ou sept villages pouvant compter ensemble environ 2,000 habitants, en majeure partie trafiquants; tous ont fait le meilleur accueil aux explorateurs européens, qui ont reçu l'hospitalité dans la hutte du chef. Kinsuka est un marché important, situé au croisement de plusieurs routes très fréquentées par les caravanes. Tous les indigènes de ces villages ont été à Matadi et sont aujourd'hui familiarisés avec les allées et venues des Européens. Le sentier des caravanes est constamment parcouru par les troupes de porteurs amenant aux factoreries de Matadi et des environs les produits indigènes et rapportant des articles d'échange européens. Il n'y eut presque pas de jour où la brigade ne rencontrât une ou plusieurs caravanes de 20 à 40 hommes allant à Matadi ou en revenant. L'État indépendant du Congo a installé des postes dans cette région; des missionnaires anglais s'y sont aussi établis. C'est vraisemblablement à Kinsuka ou dans les environs que la Compagnie des chemins de fer établira sa principale station entre Matadi et Stanley-Pool. Toute la contrée est belle; c'est un pays de savanes entrecoupées de bosquets d'arbres; de temps en temps une forêt; au delà du Monolithe, la route traverse un bois de haute futaie. Sur la ligne de faite, entre l'Ounionzo et le Kouilou, émerge de la plaine une petite chaîne de collines rocheuses, de forme conique et dans les flancs de laquelle se trouvent des affleurements de calcaire; par-ci, par-là, quelques étangs; partout des traces d'éléphants, des buffles et des antilopes en abondance; le petit gibier est représenté par un lièvre un peu moins grand que celui d'Europe, et le gibier à plumes par la pintade, l'outarde et la perdrix rouge. Tous les villages possèdent des troupeaux de chèvres et de moutons et les porcs noirs rôdent en liberté autour des huttes.

Le *Mouvement géographique* a en outre extrait de la correspondance de M. Merky, ancien chef du poste français de **Bangui**, sur la rive droite de l'**Oubangi**, les renseignements suivants sur cette région : « Je suis, depuis le 23 août, chargé de construire un poste de toutes pièces, de faire des plantations, d'attirer à moi les populations et de surveiller les agissements des Belges qui occupent l'autre rive. A une demi-heure en aval de notre poste, il y a deux villages, Bagassi et Yakouni. Les habitants sont constamment à notre station et demandent toujours à manger. Les femmes viennent journellement nous vendre des chenilles. Il est impossible de se procurer des vivres dans ces villages. Il faut aller au delà des rapides ou dans une petite rivière qui

vient se jeter dans l'Oubangi, à deux heures de pirogue en amont du poste. Les indigènes mâles sont tout à fait caractéristiques. La couleur noire à part, ils ont des traits de blancs. Ils portent la moustache et la barbe et paraissent fiers. Quelques-uns ressemblent étonnamment à plusieurs personnes que je connais, mais dont il m'est impossible de me rappeler les noms. A côté des types absolument noirs, il y en a de singulièrement clairs. Mélange de races curieux et qui doit en dire long sur l'histoire de ces peuplades. Comme armes, ils ne possèdent que la sagaie, qu'ils lancent avec une force extraordinaire et une adresse étonnante. Les femmes sont très belles; jeunes, elles ont des formes irréprochables. Mais les maris sont extrêmement jaloux et leur coupent la tête, pour les manger ensuite, à la moindre infraction. Un morceau d'écorce de figuier devant et derrière forme tout leur vêtement; avec cela quelques colliers et bracelets. A trois heures en amont du poste, vient se jeter une petite rivière dont l'exploration va être faite par M. Uzac et que nous ne connaissons que par les deux villages qui se trouvent à son embouchure. Ces deux villages s'appellent Youka et Kissambo. Je suis allé, le 9 octobre, rendre visite au lieutenant Hanolet, commandant du poste belge de Zongo; c'est un officier de cavalerie, un homme charmant, fort de ses 50 Zanzibarites, de ses nombreux fusils et de ses 50,000 cartouches. Nous, nous n'avons que quelques fusils, 10,000 cartouches et 10 soldats sénégalais. Le poste de Zongo est admirablement situé à tous les points de vue. Il se trouve au fond d'une baie, au pied d'une montagne, celle qui forme les rapides; à sa droite s'étend une immense plaine où il n'y a que l'herbe à brûler pour faire des plantations. Avec cela, il possède la seule passe possible à travers les rapides. M. Hanolet en profite pour exercer le droit de visite sur toutes les pirogues qui remontent le fleuve. Il aurait même volontiers arrêté les pirogues portant pavillon français. Il y a du gibier ici, sangliers et antilopes, mais la forêt est tellement épaisse qu'un noir seul peut y chasser. Jusqu'ici nous n'en avons pas mangé, mais ça viendra, car les Pahouins sont réputés bons chasseurs. M. Hanolet est mieux partagé. La plaine qui touche à son poste fourmille de gibier : éléphants, antilopes et buffles. Il a dernièrement tué une antilope de 1^m67 de haut, avec des cornes de 0^m72. J'ai vu la peau et la tête; c'est une bête énorme aussi grosse qu'un cheval; cette espèce doit être inconnue. Il a aussi tué un éléphant. Quant aux buffles, il ne les chasse plus depuis que son chien, un braque superbe, a été éventré en cherchant à couvrir son maître. Le buffle est l'animal le plus terrible du pays. »

M. Van Gele a fait, dans l'**Oubangi-Ouellé**, une nouvelle exploration au cours de laquelle il a constaté, en amont des chutes de Zongo, l'existence de deux rivières : en premier lieu le Kouangou, et au-dessus le Banghi. Le Kouangou a une largeur moyenne de 130 mètres et une profondeur d'environ 3 mètres ; l'expédition le remonta sur une longueur de 100 kilom. ; elle ne put pousser plus loin sa reconnaissance, à cause d'une barrière rocheuse qui l'entravait. Le Banghi, rivière très sinueuse, ne peut être remonté que sur une distance de 5 kilom., à cause des arbres morts qui rendraient la navigation difficile. Au delà des rapides de Banzy, la première rivière que l'expédition rencontra sur la rive droite fut le Kotto, dont les rives sont très populeuses. Après 16 kilom. de navigation sur cette rivière, l'expédition a atteint Bendi où elle a été arrêtée par les rochers. Devant Bendi, le Kotto mesure 270 mètres de largeur et 1^m90 de profondeur moyenne. Plus en amont, l'expédition a rencontré l'embouchure de l'Ouellé, qui est incontestablement l'affluent le plus considérable de l'Oubangi. Malheureusement son cours est obstrué de nombreux rapides qui rendent la navigation extrêmement difficile, sinon impossible. L'Ouellé a été exploré dans la direction de l'ouest. En amont de l'embouchure de l'Ouellé, l'Oubangi vient du nord et conserve une largeur de 700 mètres, avec une profondeur moyenne de 3 mètres. Les agents du poste de Djabbir, situé sur l'Ouellé, ont, de leur côté, reconnu le fleuve de l'est à l'ouest, et ont opéré leur jonction avec ceux de l'expédition Van Gele. Le cours de l'Ouellé est donc connu depuis le poste atteint par Junker jusqu'à son confluent avec l'Oubangi.

M. Harry Alis, du *Journal des Débats*, a communiqué à la Société de géographie de Paris une lettre de M. **Crampel**¹ renfermant des détails très curieux sur les **Bayagas**, habitant les grandes forêts qui s'étendent au nord de l'**Ogôoué**, où l'explorateur français a passé 220 jours. Comme les Ou-Amboutti de la grande forêt de l'Arououimi, les Bayagas sont des nains qui vivent au milieu des M'Fangs, par 2° latitude nord et environ 13°,20 longitude est. « Comparés à ces derniers, dont la taille est souvent de 1^m,75 à 1^m,80 au plus, ce sont de petits hommes, si l'on considère seulement leur moyenne, que j'ai trouvée, dit M. Crampel, de 1^m,40. Ils sont gros, trapus, bien proportionnés, musculeux. La couleur de leur peau est dans les bruns jaunes ; leur pilosité est développée

¹ Nous aurions aimé à donner dans ce numéro-ci un article sur la mission Crampel ; la nécessité de l'accompagner d'une carte, pour l'intelligence de cette exploration, nous oblige à l'ajourner au mois prochain.

sur tout le corps. A première vue, les détails physiques qui, chez eux, frappent le plus sont : la proéminence des arcades sourcilières, la grande épaisseur des sourcils sans intervalles, la saillie des pommettes. Vu de profil, le nez est généralement plutôt busqué et forme une ligne coudée; vu de face, il paraît large et descend bas vers la bouche. Le cou est très court; la tête rentrée dans les épaules; la poitrine large, bombée; le bras fort, le poignet gros; les jambes sont cagneuses. La saillie du talon est assez marquée; l'attache du pied très grosse. A l'état de repos, les Bayagas ont généralement les pieds en dedans, et le genou a l'air de se continuer par le mollet et le pied tout d'une pièce.

« Un caractère physionomique domine tous les autres : c'est une expression habituelle de peur, d'effroi même, qui fait que, lorsqu'on les examine, les Bayagas gardent toujours la tête basse et semblent trembler. Néanmoins leur curiosité doit être très grande car lorsque, en causant avec eux, je détournais la tête pour les fixer ensuite brusquement, je voyais tous les yeux rivés sur moi. »

Le numéro de février du *Bulletin* du Comité de l'Afrique française a donné, sur l'expédition du Dr Zintgraff au nord du **Cameroun**, les informations suivantes : « D'après les dernières nouvelles, datées du 26 novembre, l'expédition du Dr Zintgraff, qui se dirige vers Bali, a quitté, le 20 novembre, la station de Balombi¹, au bord du lac des Éléphants. Elle est, à la fois, scientifique et commerciale, et se compose d'environ 400 personnes, dont 200 au service spécial de la maison Jantzen et Thor-mahlen, de Hambourg, qui est la principale intéressée. L'expédition s'est divisée en trois groupes. L'avant-garde, appartenant uniquement au service scientifique, est commandée par M. Hume; le corps principal a à sa tête le Dr Zintgraff, et comprend, avec l'explorateur et ses collaborateurs, dont le botaniste Preuss, trois sections, de 30 hommes chacune, de l'expédition commerciale; le reste de cette expédition a fermé la marche avec l'arrière-garde, commandée par le lieutenant de Spangenberg, cartographe distingué, qui est à Cameroun à ses frais. Le Dr Zintgraff espérait être à Bali du 14 au 15 décembre, s'il n'avait pas maille à partir avec les indigènes. On prétend que son but est seulement d'aller nouer dans l'intérieur des relations commerciales et d'amener à Cameroun des travailleurs de Bali. »

M. Millson, fonctionnaire anglais résidant à **Lagos**, a fait, dans l'intérieur, des explorations au cours desquelles il a constaté les services rendus par le ver de terre au point de vue de l'agriculture. En arrière des

¹ Voy. la Carte, V^{me} année, p. 316.

forêts du littoral, le feu et la hache n'ont pas laissé subsister d'arbres. Ce ne sont plus, sur d'immenses étendues, que terres de culture, du sein desquelles tout ce qui leur est demandé, le maïs, le haricot, le coton, l'indigo, le tabac, la patate jaillissent comme de cornes d'abondance. L'agent principal de cette fertilité n'est pas l'homme, car son travail se réduit à ceci : semer pendant trois années consécutives, laisser le sol se reposer pendant trois autres années et recommencer ; c'est le ver de terre, dont le rôle est plus grand encore en ces régions tropicales que ne l'avait fait Darwin, par qui l'importance de l'infime créature a été révélée. Pendant des lieues et des lieues, la terre y est couverte, entre les herbes, des déjections cylindriques du ver de terre, longues de 6 à 75 millimètres et droites et rigides sous les feux du soleil jusqu'au moment où la pluie les réduit en poudre fine. Fouille-t-on cette terre, elle est criblée en tous sens de galeries qui descendent jusqu'au sous-sol humide, soit jusqu'à 30 à 60 centimètres de profondeur, où ces remueurs de terre abondent. M. Millson calcule qu'ils rejettent à la surface du sol plus de 2 1/2 kilog. de déjections par pied carré, ce qui donne par mille un total de 62,233 tonnes de terre ramenée du sous-sol à la surface en un an. Les gens de Yorouba — c'est le district particulièrement étudié par M. Millson — apprécient cette collaboration à tel point qu'ils ne cultivent pas la terre là où elle ferait défaut. Bref, chaque parcelle du sous-sol jusqu'à 60 centimètres de profondeur est ramenée à la surface une fois en vingt-sept ans, ce que Darwin estimait ne devoir se faire qu'en un siècle.

M. H.-R. Fox-Bourne, secrétaire de l'Aborigines Protection Society, a adressé au marquis de Salisbury, au nom de son Comité, une demande visant une réforme du système de protection consulaire actuellement en vigueur au **Maroc**. Cette demande est fondée sur les observations faites par un membre du Comité, M. H. Gurney, dans un voyage le long de la côte du Maroc et à l'intérieur jusqu'à la capitale, avec M. Donald Mackenzie, voyage pendant lequel ils ont constaté les graves abus qu'entraîne ce système. Malgré les précautions prises par les représentants de l'Angleterre et d'autres puissances en accordant leur protection à des indigènes du Maroc attachés à leur service, il est manifeste que les privilèges ainsi accordés sont fréquemment détournés du but raisonnable qu'avait en vue l'arrangement à la faveur duquel ils ont été obtenus. Un grand nombre de Maures, de Juifs et d'autres encore, non contents de l'exemption des impôts, du service militaire, et d'autres avantages dont ils jouissent sous la protection des consuls européens,

extorquent de l'argent de leurs voisins et font un emploi abusif de l'administration locale corrompue pour rendre efficaces leurs injustes demandes. On leur a cité des cas nombreux dans lesquels les réclamations pour dettes et amendes ont été faites en vertu de faux papiers. Si ces abus ne sont pas promptement réformés, il y a grand danger que les natifs non protégés qui, sous la protection de pavillons étrangers, sont les victimes de la rapacité d'officiers maures, aussi bien que de leurs propres compatriotes, ne deviennent exaspérés, non seulement contre leurs oppresseurs, mais aussi contre les Européens établis au Maroc. Il paraît impossible d'empêcher ces protégés d'avoir des esclaves chez eux et d'en trafiquer à l'intérieur; dès lors, le Comité de l'Aborigines Protection Society estime qu'il est du devoir de la Grande-Bretagne d'essayer d'établir un état de choses plus humain et plus équitable que celui qui dépend spécialement du gouvernement de S. M. chérifienne. Dans beaucoup de parties du Maroc, on manifeste l'opinion qu'il faudrait y établir des tribunaux mixtes, semblables à ceux qui fonctionnent en Égypte, comme le moyen le meilleur de rendre le pays prospère, d'améliorer la situation des natifs, de diminuer et éventuellement de mettre fin aux maux qui sont une honte pour la civilisation.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

A la suite d'une incursion des mahdistes dans la direction de Souakim, le gouverneur de cette place a attaqué et pris Handoub. En outre, pour prévenir de nouvelles invasions des derviches, une expédition marche contre Tokar, poste près duquel se trouve Osman-Digma.

Depuis l'arrivée de M. di Rudini au pouvoir, l'idée d'une action parallèle de l'Italie et de l'Angleterre contre les derviches paraît complètement abandonnée. Loin de songer à de nouvelles expéditions, le nouveau président du ministère italien vient de supprimer le bureau d'Afrique au ministère des affaires étrangères; il veut en outre diminuer notablement les dépenses de l'Érythrée et réduire graduellement le nombre des troupes d'occupation. Des instructions en ce sens ont été envoyées au général Gandolfi.

Après avoir conféré, à Boromieda, avec Ménélik et le ras Mangascia, sur le règlement définitif entre le négous et l'Italie, le comte Antonelli reviendra à Massaouah par la voie du Tigré.

Une expédition russe composée de trois personnes et conduite par le lieutenant Maschkow partira prochainement pour l'Abyssinie.

D'après un télégramme du Caire, Mwanga, roi de l'Ou-Ganda, a refusé de reconnaître le protectorat britannique. Les agents de l'Imperial British East

African Company ont dû quitter l'Ou-Ganda, et se retirer dans l'Ou-Gogo, d'où ils comptent suivre les événements.

L'ex-sultan de Vitou, qui était en fuite depuis la destruction de sa ville par les Anglais, est mort empoisonné.

Le baron de Soden a été nommé gouverneur des possessions allemandes de l'Afrique orientale.

Le mémoire des États-Unis concernant le conflit entre ce pays, l'Angleterre et le Portugal au sujet du chemin de fer de Lorenzo-Marquez, est parvenu au Conseil fédéral suisse. Celui du Portugal est attendu prochainement. On pense que le jugement arbitral pourra intervenir au printemps.

Pour favoriser l'exploitation de ses ressources naturelles, la colonie de Natal offre des primes variant de 2500 à 125,000 francs à ceux qui établiront dans le pays diverses industries, spécialement nommées, entre autres des verreries, des fabriques de ciment et de papier, des tanneries, des filatures et tissages, etc.

On a construit à Boma un hôpital militaire et un atelier de charpentier; l'hôpital est en briques et en pisé; il est situé à mi-chemin de la rive et du plateau. Il se compose de deux corps de bâtiments réunis à angle droit; le premier, ayant 20 mètres de longueur et 6 mètres de largeur, comprend la salle de visite et des médicaments et une salle pour 20 lits; le second, qui a 30 mètres sur 6 mètres, contient 30 lits. L'atelier de charpentier comprend deux vastes corps de bâtiments accolés, de 15 mètres de profondeur sur 8 de hauteur. Il est construit en briques. Des constructions pour servir d'entrepôts publics vont être élevées à Banana, Boma, Matadi, au sud de Vivi, et Léopoldville. A Boma, ces hangars seront en fer.

Depuis quelque temps, une curieuse maladie sévit dans le Bas-Congo; elle débute par un état prolongé de léthargie et s'achève ordinairement par une sorte de folie. Un grand nombre de victimes ont succombé et parmi elles beaucoup de chrétiens indigènes appartenant à la mission baptiste anglaise. Jusqu'ici la maladie a défié tout remède et tout traitement et entièrement déconcerté les médecins. Un des convertis les plus distingués de la mission, atteint à son tour, s'est dévoué pour le bien de son peuple d'une étrange façon. Il a consenti à quitter femme et enfants et à s'embarquer pour aller mourir à Londres, de façon que son corps puisse être soumis à l'autopsie par des sommités médicales et la nature du mal définie. On espère découvrir ainsi un moyen de combattre l'épidémie.

M. Milz, chef de la station de Djabbir, sur l'Ouellé, a fondé un nouveau poste en amont de cette rivière, et a noué de bonnes relations avec les chefs indigènes de la région intermédiaire.

M. le capitaine de frégate Rouvier a fait, sur l'avis le *Goëland*, l'hydrographie de la partie septentrionale du Gabon.

M. Fourneau est rentré à Libreville, après avoir exploré les sources du Bokôoué qui, avec le Como et le Remboé, forme le Gabon. Le 11 novembre, il a dû s'embarquer pour Loango, d'où il comptait rejoindre le Congo et la rivière Sangha; son absence devait durer plusieurs mois.

Le capitaine Trivier s'est embarqué, le 10 février, à Marseille, pour la côte occidentale d'Afrique; il se rend à Libreville, d'où il continuera ses explorations le long des côtes pour en étudier les produits et les débouchés commerciaux.

L'administration des colonies françaises a été avisée par le gouverneur du Sénégal que la fièvre jaune était signalée à Bonny, à l'embouchure du Niger une quarantaine de cinq jours est imposée à toutes les provenances du sud de la colonie, et une de vingt-trois jours à celles de Bonny et de Sierra-Leone et des autres points qui ne prendraient pas des mesures quaranténaires efficaces.

Le capitaine Brosselard-Faidherbe, déjà connu par ses explorations antérieures en Afrique, est parti pour le Soudan avec le lieutenant des Michels et deux autres explorateurs. De Benty, dans la Mellacorée, l'expédition se dirigera vers les contrées montagneuses d'où sortent les cours d'eau qui forment les sources du Niger, puis, continuant sa marche vers l'est-sud-est, elle se propose d'étudier les régions qui avoisinent le Niger inférieur.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Mgr Lavigerie a adressé à tous les volontaires qui se sont proposés à l'œuvre anti-esclavagiste de France, une Lettre sur l'**Association des Frères armés ou Pionniers du Sahara**, de laquelle nous extrayons ce qui se rapporte à la coopération due par ceux-ci à la suppression de l'esclavage.

Les Frères du Sahara doivent considérer ce but comme leur obligation principale et le caractère propre de leur vocation. Ils ne sont point, il est vrai, appelés à diriger des expéditions armées, comme doivent le faire, d'après les dispositions de l'Acte général de Bruxelles, les troupes, régulières ou auxiliaires, recrutées par les Puissances. C'est à ces troupes que sont réservées les expéditions dans les pays où s'exerce la chasse à l'homme, et dans ceux où il faut s'opposer aux caravanes d'esclaves. Les Frères du Sahara n'ont point, non plus, d'action officielle à exercer autour d'eux pour arriver à supprimer l'esclavage; cette action appartient aux autorités constituées par la France, et particulièrement aux autorités militaires. Mais, par l'initiative d'une charité intelligente, ils peuvent rendre, pour un tel résultat, d'inappréciables services.

Le premier moyen qu'ils doivent employer est un dévouement sincère envers les victimes de l'esclavage, qui seront, longtemps encore, nombreuses autour d'eux, et dont ils devront, avant tout, pour être à même de les mieux servir, commencer par apprendre la langue. Il faut